



**HAL**  
open science

**La lecture comme expérience d'individuation chez  
Ernesto Guevara**  
Marta Inés Waldegaray

► **To cite this version:**

Marta Inés Waldegaray. La lecture comme expérience d'individuation chez Ernesto Guevara. sous la direction de Christine Chollier, Marie-Madeleine Gladieu, Jean-Michel Pottier et Alain Trouvé. La langue du lecteur, 11, Éditions et Presses universitaires de Reims, pp.231-243, 2017, Approches interdisciplinaires de la lecture, 9782374960371. 10.4000/books.epure.1913 . hal-02482831

**HAL Id: hal-02482831**

**<https://hal.univ-reims.fr/hal-02482831v1>**

Submitted on 9 Nov 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

## La lecture comme expérience d'individuation chez Ernesto Guevara<sup>1</sup>

Accepter la nature luxuriante et à la fois imparfaite de la littérature, se lancer dans l'aventure que nous propose un texte, savoir s'y égarer et *dé-lire*, c'est entendre son appel à lire autrement<sup>2</sup>. C'est une pratique de la lecture qui, comme l'ont montré les analyses et les réflexions de Marielle Macé, auxquelles nous adhérons pleinement ici, permet au sujet lecteur d'« infléchir ses perceptions », de s'individuer, de mesurer ce que la lecture fait « aux formes de la vie ordinaire », et d'observer « comment elle prend place au cœur des façons d'être et des façons de faire des individus<sup>3</sup> ».

Il s'agit donc pour nous d'interroger les promesses d'individuation que la lecture littéraire, la littérature et le livre (objet de culte et de croyance dans la mesure où il peut être apprécié comme porteur de réponses toutes faites aux problèmes existentiels) engage<sup>4</sup>. Tel a été, incontestablement, le cas de Ernesto Guevara, pour lequel un agencement – au sens foucauldien du terme – que nous n'hésiterons pas à qualifier de littéraire a permis l'émergence d'une subjectivité nouvelle, celle de *l'homme nouveau*. Nous tenterons de cerner la « mentalité narrative » de cet « homme du Livre », que nous qualifierons ainsi conformément à la classification proposée par Régis Debray<sup>5</sup>. Pour ce faire, nous reviendrons sur quelques ouvrages fondamentaux et fondateurs d'un genre, à sa-

---

<sup>1</sup> Version abrégée de la communication originale présentée le 28 avril 2016 dans le cadre du séminaire « La langue du lecteur ».

<sup>2</sup> Adam Watt, *Reading in Proust's À la Recherche. Le délire de la lecture*, Oxford, Oxford University Press, 2009, p. 122-129.

<sup>3</sup> Marielle Macé, *Façons de lire, manières d'être*, Paris, Gallimard, 2011, p. 30.

<sup>4</sup> Gérard Mauger et Claude F. Poliak, « Les usages sociaux de la lecture », *Actes de la recherche en Sciences Sociales*, vol. 123, n° 1, *Genèse de la croyance littéraire*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 3-24.

<sup>5</sup> Régis Debray, *Loués soient nos seigneurs : une éducation politique*, Paris, Gallimard, 1996, p. 217.

voir celui du *témoignage guérillero* en Amérique latine. Nous nous appuierons, en particulier, sur les documents suivants : *Pasajes de la guerra revolucionaria* (une sélection d'articles écrits entre 1958 et 1961, et publiés en 1963, dans lesquels Guevara revient sur les moments de la guerre qu'il a menée à Cuba), *Diario de Bolivia* (rédigé entre 1966 et 1967 sur le terrain des opérations et publié en 1968), les lettres qu'il a écrites, et son célèbre essai « Qué es un guerrillero » (1959)<sup>6</sup>.

Nous examinerons l'attraction compulsive que Guevara a montrée vis-à-vis de la lecture et décrirons les différents aspects qui organisent son expérience littéraire.

### Lecture : chemin des sens

Homme d'action (guérillero), d'État (directeur de l'*Institut de la réforme agraire* en 1959, président de la *Banque Nationale de Cuba*, ministre de l'Économie en 1960, ministre de l'Industrie en 1961), et de réflexion (orateur, écrivain), Guevara était décrit par ceux qui le connaissaient comme un lecteur insatiable. Ses biographes et ceux qui ont apporté leurs témoignages sur sa vie et sa personnalité (son père, son épouse, ses compagnons militants) s'accordent à dire qu'il était un *lectomane*<sup>7</sup>. Ainsi peut-on voir dans la triade constituée par le Livre, la Littérature et la Lecture une véritable modalité de son être. En effet, force est de constater que *le littéraire*, que ce soit comme objet fétiche (le livre) ou comme partie intégrante d'une

---

<sup>6</sup> Ernesto Guevara, *Pasajes de la guerra revolucionaria* [Passages de la guerre révolutionnaire], La Habana, Editorial de Ciencia Sociales, 1992 ; *Diario de Bolivia* [Journal de Bolivie], Buenos Aires, Ediciones Metropolitanas, 1984 ; « Qué es un guerrillero? » [Qu'est-ce qu'un guérillero], *Obras escogidas*, Santiago de Chile, Edición Digital, 2004, p. 83-86 ; *Epistolario* [Correspondance], La Havane, Editorial de Ciencias sociales, 1993. Ces ouvrages seront dorénavant désignés, dans notre texte, par les abréviations suivantes : PGR, DB, QG, E. Les références renvoyant à ces ouvrages seront données entre parenthèses à l'intérieur du texte.

<sup>7</sup> On raconte que sur le tableau de la salle de classe de la petite école de la Higuera, où Guevara fut abattu, il aurait lu une phrase et corrigé son orthographe. La phrase écrite était : « Je sais lire ». Il manquait en espagnol l'accent aigu sur le verbe *savoir*. [« Yo sé leer »] Voir Ricardo Piglia, *El último lector*, Barcelona, Anagrama, 2005, p. 137-138.

unité supérieure, est très directement lié dans sa vie à la maladie qui le fait souffrir depuis sa tendre enfance : l'asthme. Son père et ses biographes s'empressent de rappeler que depuis son enfance Guevara se réfugiait dans la lecture lorsque sa maladie respiratoire le contraignait à un repos absolu. Souvent éloigné de la vie scolaire, il commence dans l'intimité de son foyer et sous la présence protectrice de sa mère, une formation (littéraire) d'autodidacte, la lecture s'élevant pour lui en intériorisation d'un processus de transfert de connaissances. Il faut rappeler, ici, à quel point la littérature en Amérique latine a connu une véritable autorité sociale entre les années 50 et 70<sup>8</sup>. S'est, alors, imposée une idée « agissante » de la littérature qui ne définit pas son essence en termes de spécificité stylistique ou de littérarité, mais en termes d'efficacité politique dévolue au littéraire. La lecture de textes littéraires (de préférence) assurait – selon les convictions de l'époque – une meilleure compréhension des problèmes sociaux et, par conséquent, menait à l'exercice d'une citoyenneté engagée et responsable – la notion d'engagement (d'un texte, de son auteur) reposant sur le postulat de l'existence d'une articulation harmonieuse entre la *parole* et l'*action*. Ce sera dans les années suivantes (dernier tiers du XX<sup>e</sup> siècle), à la suite du triomphe de la révolution cubaine en 1959, que se produira la rupture de cet équilibre en faveur de l'action révolutionnaire (de sa *pureté*) ; on ira même jusqu'à postuler que seule la révolution est digne d'être nommée *art*. Il ne serait pas exagéré de penser que cette rupture était déjà amorcée en 1964 quand Guevara prend la décision d'abandonner ses responsabilités politiques à Cuba pour se lancer dans l'aventure révolutionnaire en Afrique d'abord (le Congo) et en Amérique du Sud ensuite (la Bolivie).

---

<sup>8</sup> Roland Barthes, « Sur la lecture », *Le Bruissement de la langue* [1963], Paris, Le Seuil, 1984.

<sup>9</sup> Sur les relations entre littérature, politique, révolution et art dans les années 50-70 en Amérique latine, voir Claudia Gilman, *La pluma y el fusil. Debates y dilemas del escritor revolucionario en América Latina*, Buenos Aires, Siglo XXI, 2003 ; Silvia Sigal, *Intelectuales y poder en Argentina: la década del sesenta*, Buenos Aires, Siglo XXI, 2002 ; et Oscar Terán, *Nuestros años sesentas: la formación de la nueva izquierda intelectual en la Argentina, 1956-1966*, Buenos Aires, Puntosur, 1991.

Depuis son enfance, lors de ses moments de réclusion provoqués par la maladie, Guevara s'ouvre à travers les livres au monde de l'imagination, du rêve, des symboles et des valeurs sociales. Le dispositif Livres-Littérature-Lecture constitue une expérience intime à travers laquelle Guevara se construit lui-même. Lire est pour le jeune Ernesto une expérience intime corporellement associée au rythme saccadé de sa respiration asthmatique. L'autodidacte qu'il fut toujours a veillé à entretenir chez lui un imaginaire dans lequel il pourrait trouver la puissance (morale, psychique) qui l'aiderait à pressentir ce qui serait sa propre trajectoire ; car c'est bien une telle force qui, d'après Michèle Petit, caractérise la volonté de savoir chez l'autodidacte dont le goût pour la lecture n'a pas été inhibé par l'enseignement scolaire traditionnel<sup>10</sup>. À ce propos et concernant les années d'études pré-universitaires de Guevara, son père écrit : « Sa bibliothèque était remplie de toutes sortes de livres d'aventures, de romans, de voyages<sup>11</sup>. »

Ses goûts en matière littéraire étaient variés et éclectiques. Adolescent, il s'engagea dans des lectures extrascolaires qui manifestaient son goût pour les mathématiques, les sciences naturelles, l'histoire et la géographie. L'éventail de ses auteurs était large et diversifié : les classiques latino-américains (José Martí, Pablo Neruda, Horacio Quiroga, César Vallejo), en passant par les écrivains espagnols traditionnels (Cervantès, Pío Baroja, Federico García Lorca), les français (Jules Verne, Alexandre Dumas, Anatole France), les britanniques (Robert L. Stevenson), les nord-américains (Jack London), sans oublier les grecs (Homère, mais aussi Platon, Aristote, Eschyle, Sophocle, Euripide, Démosthène)<sup>12</sup>. On pouvait le voir en train de lire n'importe quand, n'importe où, dans n'importe quelle situation. On peut trouver un témoignage de cette capacité d'introspection, qui semble contraster avec son esprit d'aventure, dans un grand nombre de photographies qui ont

---

<sup>10</sup> Michèle Petit, *Éloge de la lecture. La construction de soi*, Paris, Belin, 2002.

<sup>11</sup> Ernesto Guevara, (père), *Mi hijo el Che*, Buenos Aires, Sudamericana-Planeta, 1981, p. 180.

<sup>12</sup> Julio LLanes étudie de manière approfondie les lectures littéraires de Guevara dans son ouvrage *Che, entre la literatura y la vida (notas para el corazón y la memoria)*, La Havane, Instituto Cubano de Investigación Cultural Juan Marinello, 2010.

été prises de lui au fil du temps, depuis ses années d'enfance jusqu'aux dernières années de sa vie de guérillero. Vêtu de son uniforme vert ou torse nu, parmi la foule ou un peu à l'écart, marchant ou se reposant, travaillant ou fumant un havane, ces photographies mettent en exergue la dimension intellectuelle que le leader veut donner de lui. Ce n'est pas un fusil qu'il tient entre ses mains, mais un livre ou des documents. Cette image du leader, absorbé par sa méditation, plongé dans la lecture, contraste avec la conception traditionnelle et stéréotypée qu'on peut avoir d'un lecteur agréablement et confortablement installé, conditions qui semblent indispensables pour s'abandonner à la lecture ; elle s'oppose à la conception de l'intellectuel coupé du monde ; elle contredit l'image de l'écrivain (ou du lecteur) enfermé dans sa bibliothèque. En effet, ces photographies de Guevara montrent un lecteur différent, qui ne déconnecte pas la lecture de la vie ; un lecteur qui délibérément entreprend de faire entrer le Livre et la Lecture dans des territoires peu hospitaliers ; un lecteur qui se sert de la Littérature pour transformer le monde et non (seulement) pour s'en évader. Ces photos montrent, ainsi, un lecteur en mouvement (marchant), insouciant et également engagé dans la transformation de la société de son temps.

À partir d'exemples tirés de *PGR*, *DB* et de sa correspondance, nous exposerons deux volets autour desquels s'organise l'expérience littéraire de Guevara. Ces volets sont : la littérature comme source principale de savoir et d'exemplarité ; et la littérature comme force poétique qui façonne une conduite de vie.

### **Littérature : source de savoir et d'exemplarité**

Chez Guevara, la lecture littéraire procède à un travail de symbolisation qui recompose les représentations qu'il a de sa propre histoire et de son monde intérieur ; ce travail lui permet, en outre, de façonner et de donner une image de lui en sujet solitaire et héroïque. Il est utile de donner quelques exemples à l'appui de cette assertion, l'un tiré de *PGR*, et les deux autres des lettres écrites par Guevara. Le premier exemple fait référence à un événement abondamment cité par les critiques et les biographes, à savoir, le mo-

ment où, dans une situation particulièrement dangereuse où il pensait sa dernière heure arrivée, Guevara se remémore un épisode d'un conte de Jack London. En effet, lors du combat livré sur le site d'Alegría del Pío, alors que, blessé par les balles qui l'ont atteint, il est encerclé par les forces de Batista et qu'il se croit mortellement touché, Guevara cherche et trouve dans la fiction une scène qui lui permet de sublimer ce qu'il croyait être sa mort imminente. D'après le récit qu'il en a fait, au moment de ce cheminement vers la mort, il se serait souvenu de ce qu'il avait lu dans un récit de fiction, à savoir la fin d'un conte de Jack London, « To build a fire ». Il écrit : « je me suis mis à penser à la meilleure manière de mourir à cet instant où tout semblait perdu. Je me suis souvenu d'un vieux conte de Jack London, dans lequel le personnage principal, appuyé sur un tronc d'arbre est sur le point de mettre fin à sa vie dans la dignité » (PGR, 84). On notera, donc, qu'au moment même où Guevara raconte un violent combat, il introduit une référence littéraire. On peut considérer que ce témoignage d'un combat vécu en symbiose avec la remémoration d'un épisode de fiction prépare la constitution d'un modèle éthico-littéraire à partir duquel sera dressé son avenir épico-historique.

Dans la jungle bolivienne, très affaibli par les attaques d'asthme, le commandant Guevara écrit. Tout est consigné dans ses carnets : la stratégie militaire, mais aussi la tristesse provoquée par la disparition des camarades abattus, la détresse croissante, l'intuition de la défaite. Notre deuxième exemple, extrait de *DB*, exemplifie pleinement l'emploi d'une écriture littéraire dont il use pour rendre hommage à Rolando, son camarade depuis la campagne de la Sierra Maestra, qui vient d'être abattu :

[...] de sa mort obscure il ne reste qu'à dire, pour un futur hypothétique qui pourrait se concrétiser : « Ton petit cadavre de capitaine courageux a déployé dans l'infini sa forme métallique » (*DB*, 114).

Guevara cite ici les deux premiers vers de la deuxième strophe du poème « Un chant pour Bolívar » de Pablo Neruda (publié dans son ouvrage *Chant général* –1941), texte où le poète chilien rend hommage au libérateur vénézuélien. « Il ne reste qu'à dire... », écrit Guevara face à la disparition de son frère d'armes. Face à la mort, *il ne (lui) reste qu'à* citer un poème (qui se veut un

*chant*) pour exprimer de manière pure, immédiate et loyale son émotion ; seule façon de rendre hommage à son camarade tout en rappelant lyriquement la pérennité des valeurs immuables de la révolution. Si, comme le rappelle Blanchot, le roman est en tant que processus de mutation le discours même de la transformation du temps, et si le récit, par rapport à cette transformation romanesque, prend sa place là où le roman ne va plus, on comprend bien que, à ce stade affligeant et funeste de l'aventure, l'omniprésence de la mort oblitère l'écoulement du temps, aussi bien le temps de la narration que le temps du récit. Ce n'est pas la relation de l'événement qui intéresse Guevara, mais – pour reprendre les linéaments de la pensée de Blanchot – « l'approche de cet événement, le lieu où celui-ci est appelé à se produire<sup>13</sup>. » Cela nous amène à penser que dans l'écriture de Guevara ce *lieu* où l'événement est convoqué à se (re)produire est la littérature (*l'espace littéraire*), et plus précisément le *chant* comme forme lyrique qui véhicule les forces épiques et célèbre les valeurs de la révolution que les *sirènes* de l'esprit entendent servir<sup>14</sup>.

Ces références introduites en guise de soutien littéraire à des moments où Guevara relate (*PGR, DB*) ou raconte (dans sa correspondance) des situations d'une extrême violence, de risque, d'insécurité, ne sont pas rares. En voici trois exemples tirés de lettres à ses parents. Premier exemple, depuis la prison du Gouvernement à Mexico, le 6 juillet 1956, conscient de ce que la lutte armée à Cuba est son « nouveau destin », il écrit à ses parents :

---

<sup>13</sup> Maurice Blanchot, « Le chant des Sirènes », *Le Livre à venir* [1959], Paris, Gallimard, 1971, p. 15.

<sup>14</sup> Dans son article « Maneras de decir : el canto de la acción. El Che Guevara, polígrafo salvaje », Claudia Gilman analyse le sens de la marche et de la parole prométhéenne de Guevara. Elle écrit : « Le Che est celui qui apporte avec lui le savoir, comme Prométhée le feu, comme salut des hommes. » (web, site *Academia.edu*, p. 4). Il convient de préciser que nous avons découvert récemment, vers la fin de l'écriture de notre article, cette étude de Gilman qui s'intéresse à Guevara comme un écrivain polygraphe. L'intérêt que le profil graphomane ou polygraphe de Guevara suscite chez la critique argentine rejoint le nôtre.



Marta Waldegaray

Dans l'éventualité où je ne serais plus en mesure de vous écrire et qu'il m'arrive de disparaître, considérez ces lignes comme un adieu, peu grandiloquent, mais sincère. [...] À partir de maintenant je ne considérerais pas ma mort comme une frustration, à peine si, comme Hikmet : « je n'emmènerai dans ma tombe que le regret d'un chant inachevé ». Je vous embrasse tous, ERNESTO.<sup>15</sup>

Deuxième exemple, depuis Cuba, dans une lettre datée du 28 janvier 1957, il écrit à sa mère : « Chère maman, Me voici dans le maquis cubain, vivant et assoiffé de sang, t'écrivant ces lignes martinien<sup>16</sup> enflammées [...]»<sup>17</sup>. Troisième exemple, en prélude à la campagne militaire au Congo, le 1<sup>er</sup> avril 1965, il écrit à ses parents : « Chers vieux, Je sens de nouveau sous mes talons le flanc de Rossinante, me voici encore sur les grands chemins avec mon bouclier au bras [...] » (E, 29). Ce sont des références et citations en guise d'arguments d'autorité certes, mais aussi, ce sont des références et des citations qui mettent en évidence des croyances : la croyance dans la Littérature comme *forme* de supériorité vouée à l'admiration qui relève d'une quête du vrai, du juste et de la transmission de ces valeurs. Ni purisme esthétique, ni propagande politique, la Littérature est présentée dans les textes de Guevara-écrivain comme une expérience, une occasion d'individuation, une ressource pour envisager une stylisation de soi.

### Littérature : force poétique qui façonne une conduite de vie

Le modèle qui l'a toujours guidé, celui d'un effort constant et indispensable pour atteindre une discipline de vie qui conduise à la perfection éthique (fondée sur la privation constante, voire l'iso-

---

<sup>15</sup> Ernesto Guevara, (père), *op. cit.*, p. 19.

<sup>16</sup> Adjectif néologique se rapportant au héros national cubain José Martí (1853-1895). Homme politique, journaliste et poète, Martí est considéré à Cuba comme l'apôtre de la lutte pour l'indépendance. La révolution castriste de 1959 se réclame officiellement de sa pensée. À ce sujet, voir : Paul Estrade, « Martien, martiste, martinien », *Caravelle. Cahiers du monde hispanique et luso-brésilien*, Université de Toulouse-Le Mirail, vol. 35, n° 1, 1980, p. 135-137

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 24.

lement, et qui n'est pas sans rappeler les pratiques de certains ascètes ou mystiques), prend sa source et trouve son énergie dans la jonction opérée entre la Littérature et la spiritualité. Ainsi, la cadence répétitive des dernières pages de ses carnets en Bolivie rapproche-t-elle son écriture aussi bien du monologue intérieur où le récit se fait statique que des écrits litaniques où se manifeste et s'exerce, sans aucun doute, une sorte d'exercice spirituel. La folie, comme anomalie productrice d'une différence éthique, représentée par le chevalier errant Alonso Quijano, nourrit un imaginaire lui permettant de se construire une identité épique, une citoyenneté rare. Il est vrai que pénétrer dans le royaume des souffrants, c'est s'introduire dans un territoire de contours fantasmatiques peuplé de lointaines silhouettes littéraires dont l'« existence » est une invitation à devoir et pouvoir incarner cette étrange différence. Le *quichottisme*, modèle littéraire de celui qui « délire » (doublement : parce qu'il divague et parce qu'il lit de manière fantasque), qui se bat tel un fou contre les moulins à vent, constitue le dispositif littéraire d'envergure politique le plus structurant de la subjectivité de Guevara comme guérillero, c'est-à-dire un « combattant de la liberté », un « élu du peuple », un emblème des « meilleures vertus du meilleur soldat » (*QG*, 84)<sup>18</sup>. Cette constellation d'images créatrices de la subjectivité guévariste, appréhendée comme le modèle de l'*homme nouveau*, nourrit la mystique de la libération des années soixante-dix en Amérique latine. Celle-ci est basée sur une double croyance : croyance dans le triomphe de la révolution, et foi dans le militant perçu comme un ascète d'avant-garde<sup>19</sup>. Tel est le sens des paroles du jeune Ernesto qui, depuis la

---

<sup>18</sup> Guevara écrit dans *QG* que l'*homme nouveau* se doit d'être discipliné, dévoué, respectueux d'un comportement éthique, prêt à offrir sa vie en sacrifice afin de conquérir ses objectifs militaires. Mais il doit également savoir être humble, affectueux, passionné, être capable d'éprouver de l'émotion pour cultiver les territoires immatériels de son âme. « Il faut s'endurcir, sans jamais se départir de sa tendresse », posait-il.

<sup>19</sup> Ana Soledad Montero, *¡Y al final un día Volvimos! Los usos de la memoria en el discurso kirchnerista (2003-2007)*, Buenos Aires, Prometeo libros, 2012, p. 66-75, p. 291-298.

jungle cubaine, « assoiffé de sang », écrit à sa mère des « lignes martinienues enflammées ». On voit bien qu'il existe une dimension tragique et sacrificielle dans l'éthos militant des années soixante-dix, renforcée par la modalité passionnée inhérente au discours du combattant.

Disons alors, pour revenir à la notion de *quichottisme*, qu'elle a été essentiellement configurée comme paradigme de vie, de valeurs et de symboles au début du XX<sup>e</sup> siècle, dans un contexte historique vécu par l'Espagne comme celui d'une indispensable révision critique de son histoire récente (suite aux indépendances de Cuba et de Puerto Rico à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle). C'est Miguel de Unamuno qui lance en 1905, dans son essai *Vie de Don Quichotte et Sancho*, l'interprétation du célèbre roman de Cervantès comme Évangile espagnol, et de son protagoniste comme figure du Christ, prophète et prédicateur espagnol d'une nouvelle religion (épique)<sup>20</sup>.

Le témoignage du journaliste bolivien Carlos Soria Galvarro qui a examiné et étudié avec attention les cahiers et les carnets que Guevara écrivait pendant ses campagnes est précieux pour notre propos. En effet, selon lui, on a trouvé parmi les papiers que contenait le sac à dos de Guevara lorsqu'il fut capturé en Bolivie, des listes de livres d'auteurs classiques et modernes, une centaine de fiches sur lesquelles étaient consignées des citations d'auteurs comme Wright Mills, Rosa Luxembourg, Lénine, Trotski, Staline, Mao Tsé Toung, Georg Lukacs, Marx, Engels, Fidel Castro. On relève également parmi ces papiers – toujours selon Soria Galvarro – les copies manuscrites de trois poèmes de Rubén Darío appartenant à *Chants de vie et d'espérance* (1905) : « Salutation de l'optimiste », « Marche triomphale » et « Litanies de notre Seigneur Don Quichotte », poèmes dans lesquels Darío rend hommage à l'hispanité en célébrant l'Amérique hispanique et catholique contre l'interventionnisme messianique, protestant et anglo-saxon du

---

<sup>20</sup> Rappelons qu'en 1906 l'Uruguayen José Enrique Rodó publie son essai « Le Christ à cheval ». La figure du Christ guerrier de Rodó accompagne aussi la vie errante du poète León Felipe, l'un des poètes préférés de Guevara. Rodó, José Enrique. *Obras Completas de José Enrique Rodó*, Madrid, Aguilar, 1967, p. 538-539.

Nord<sup>21</sup>. Dans ce dernier poème, « Litanies [...] », dimension héroïque et piétisme semblent réunis dans la figure épique de Don Quichotte. Le poème est composé de douze strophes au fil desquelles Darío invoque la figure du chevalier espagnol comme libérateur des opprimés et le supplie de protéger l'humanité moderne de l'irrationalité dominante. Gentilhomme, pèlerin, chevalier errant, le Don Quichotte de Darío incarne l'imaginaire chevaleresque, le culte religieux, la politique libertaire. Ce poème invite son lecteur à en effectuer une lecture qui s'assimile à un véritable engagement spirituel. Il n'est donc pas rare de voir Guevara s'auto-représenter dans sa correspondance sous les traits d'un Don Quichotte latino-américain, geste initial et initiatique d'une auto-fictionnalisation qui se poursuivra lorsque sa figure glorifiée sera reprise à son tour par de nombreux auteurs : Pablo Neruda, Nicolás Guillén et León Felipe dans leurs poèmes ; Julio Cortázar dans sa fiction narrative (« Réunion »). Les voix de la chanson populaire (Carlos Puebla, Víctor Jara, Ángel Parra, Daniel Viglietti) s'empareront aussi de cette image, tout comme la nouvelle *trova* cubaine (Silvio Rodríguez, Santiago Feliú et d'autres).

Sorte d'atelier mental d'écriture destiné à copier des poèmes pour les lire à voix haute à ses camarades, pour les apprivoiser dans la solitude, ou tout simplement pour les transcrire après avoir été appris par cœur afin de mieux les conserver en mémoire, cette anthologie constitue une trace manuscrite d'un geste de conservation et d'archivage révélateur de la personnalité profonde de quelqu'un

---

<sup>21</sup> À la capture de Guevara, ses carnets ont été saisis par l'armée bolivienne et conservés pendant plusieurs décennies dans un coffre-fort en tant que « trophées » et « butin de guerre ». L'un de ces trois cahiers (le « vert ») est dévolu à la poésie et il a été publié en 2007 sous le titre de *Le cahier vert du Che* avec une préface de Paco Ignacio Taibo II. Ce volume contient 69 poèmes qui ont été recopiés de la main même de Guevara, sans mention d'auteur, à l'exception d'un seul, le n° 65, « La grande aventure », consacré au Quichotte, et au bas duquel le nom de León Felipe est consigné. Nous y retrouvons des poèmes de Nicolás Guillén, Pablo Neruda, León Felipe, César Vallejo. Des interprétations controversées existent à propos des « fiches » (Soria Galvarro) ou des « carnets » (Paco Ignacio Taibo II) transportés par Guevara dans son sac-à-dos, et en particulier sur le nombre de ces carnets, leurs couleurs, leurs contenus. Nous ne nous attarderons pas sur ces questions ici.

que l'on pourrait qualifier de graphomane, à condition de n'accorder à ce mot aucune connotation de perversité. Bien au contraire, pourrions-nous ajouter, dans le cas de Guevara.

Quant aux ouvrages listés, nous manquons d'informations précises sur les intentions qui ont présidé à l'établissement de telles listes d'ouvrages (livres lus, ou pas encore lus ; livres qu'il souhaitait consulter à nouveau ou qu'on lui fasse parvenir ; livres qu'il désirait emporter avec lui, ou pas). De plus, ces listes d'ouvrages ne semblent répondre à aucune structure ni à aucune hiérarchie manifeste, tant l'hétérogénéité des genres, des auteurs, des époques semble défier toute logique de tri et de classement pour un regard autre que celui de Guevara. Toutefois, on peut déceler, sans risque de commettre une erreur, dans cette propension à établir de telles listes une irrésistible attraction pour le savoir encyclopédique, dont l'acquisition est vécue comme une aventure de l'intellect. La constitution de ces listes de livres, tout comme cette désinvolture avec laquelle Guevara plongeait dans la lecture ou s'en extrayait, suggère davantage une pratique vraisemblablement extensive de la lecture (selon laquelle on lit beaucoup de livres sans y revenir) plutôt qu'intensive (on lit peu de livres que l'on reprend régulièrement). On sait que, lors des actions qu'il menait en Bolivie, il emportait toujours avec lui une véritable bibliothèque ambulante dont les livres étaient répartis dans les sacs à dos de ses compagnons d'armes ou cachés dans les postes de la guérilla avec les provisions, les armes, les médicaments. Régis Debray a pu déclarer à ce sujet :

En Bolivie, à bout de forces, il portait encore des livres à l'épaule. Il s'était fait auparavant une petite bibliothèque cachée dans une grotte, à côté des réserves de vivres et du poste émetteur : livres de médecine mais aussi *Ma vie* de Trotski, des opuscules de Mao et les poésies de León Felipe. Une forte pluie endommagea le tout, et il engueula durement le porteur de la mauvaise nouvelle. On croyait tous en avoir pour des années, d'allées et venues, comme autour d'une base rouge à la chinoise. Parmi les missions dont il m'avait chargé, il y avait celle de lui ramener à mon prochain voyage quelques livres pour compléter ses réserves. [...] <sup>22</sup>

---

<sup>22</sup> Régis Debray, *op. cit.*, p. 217-218.

Le témoignage de Debray révèle jusqu'à quel point, dans ces derniers mois dans la jungle bolivienne, le Livre était pour Guevara non seulement un élément essentiel qui faisait sens dans sa vie, mais également un objet de culte laïc. Tel un Titan moderne qui se donne la mission d'apporter la lumière dans les ténèbres, Guevara traverse la jungle (à Cuba, au Congo, en Bolivie) en portant sur ses épaules le poids des *Lettres* tout en prenant soin de cacher pieusement dans des grottes la grâce de la Littérature.

### En guise de conclusion

La grande affection d'Ernesto Guevara pour la lecture nous a permis de mettre en lumière une triple vénération : celle du Livre comme objet de culte ; celle de la Lecture comme processus empirique d'agencement de modes d'identification, de construction de subjectivités par analogie ; et celle de la Littérature comme un espace où peut se relier (*reliigare*) la compréhension sensible des modèles littéraires épiques (le quichottisme) à la vie. La lectomanie, si l'on peut dire, de ce personnage mythique relève d'un sens incontestable de l'auto-formation, comprise comme un apprentissage et un souci de soi, soi qui ne peut se réaliser que grâce à l'introjection des représentations lues. Cette lectomanie montre, donc, à quel point l'expérience littéraire (tant en réception qu'en production) peut être considérée, de plein droit, comme un exercice spirituel informant – dans les deux sens de ce mot – la production d'une subjectivité. Dans ce processus, le lecteur est amené à ouvrir un dialogue et à opérer une symbiose entre ses intérêts sensibles (ses représentations, ses valeurs) et sa curiosité intellectuelle pour réussir à être à la hauteur des promesses d'existence configurées par ses lectures littéraires.

Marta Inés WALDEGARAY

Université de Reims Champagne-Ardenne